

sur le sort de deux de nos garçons de Pont du Fahs (1), au sujet desquels nous sommes inquiets.

On croirait que nous en avons encore pour deux ans. C'était le délai si longtemps prophétisé par Trenner, dans sa manie de vaticiner à tout propos.

Au moment de partir, Zaewecke nous signale que, devant effectuer un long voyage de nuit, le soir même, il n'est pas sûr d'être là le lendemain et de venir à la Communauté. Il y serait, de toute façon, le surlendemain, samedi 8 mai.

« Au revoir ».

Alors Nataf, avec une petite inclinaison de tête : « Départ sans retour, sur un voilier sans voiles ».

Cette fois, il sera exaucé !

(1) D'une déclaration toute récente d'un colon du Goubellat, seul témoin de la scène, il ressortirait qu'un travailleur juif employé à sa ferme par les Allemands, aurait été abattu par un officier, pour refus de travail. Il se trouvait dans une tranchée et son corps fut recouvert de terre, à l'endroit même où il fut tué. Sans doute s'agit-il de l'un des deux dont on n'a plus retrouvé trace. L'exhumation du cadavre, à laquelle on procède actuellement, permettra peut-être de s'en rendre compte.

7 MAI 1943

On apprend au réveil que l'Amiral Esteva a été brutalement enlevé dans la nuit par les Allemands qui l'auraient embarqué de force sur un avion.

Un ami, attaché à la Défense Passive, qui circulait dans le quartier de la Résidence, durant toute cette nuit d'alertes ininterrompues, a été le témoin fortuit de la scène du départ et nous en fait au matin le récit. Vers 4 heures, un peu avant l'aube, il a constaté la présence de soldats en armes aux abords et dans la cour de la Résidence. Tout à coup, un tumulte, il distingue des ombres, et une voix forte se fait entendre : « Eclairez, donnez de la lumière. » La même voix reprend : « Je suis Amiral Français. » Les ombres s'engouffrent dans une auto militaire qui démarre à toute allure.

..

Nous avons envoyé dès la veille et ce matin encore, des camions vers Bizerte pour transporter nos hommes. L'avis d'évacuation était arrivé dans la nuit. Nous craignons que la route ne soit coupée, que le pont de Protville n'ait sauté. On attend anxieusement. Avant midi, on apprend qu'un camion est en difficultés sur la route. Chez, Sfez et Moumou partent en éclaireurs sur la Citroën grise, avec des pièces de rechange.

Les camions rentreront avec leurs chargements de malheureux qui reviennent à la liberté après une nuit de plusieurs mois; dans l'un d'eux, un agneau enrubanné, né au camp de Bizerte et mascotte de la compagnie. Les travailleurs préparaient depuis quelques jours cette surprise au Président; l'agneau lui était destiné pour fêter la délivrance.

..

C'est la fin; des explosions partout, les Allemands font sauter ce qu'ils peuvent. Le canon tonne sans arrêt. On dit que les Alliés sont à Massicault.

La plaie se déterge.

..

Que va-t-il se passer à Tunis ?

Il y a toujours des pessimistes; ils affirment avec une assurance n'ayant d'égale que leur ignorance, que les Allemands veulent défendre la ville, rue par rue, maison par maison.

Stalingrad, en somme !

Certains craignent, lorsque les Allemands auront quitté la ville, le moment d'interrègne, la confusion dont profiteraient des éléments douteux qui se rueraient sur le Ghetto. D'autres viennent nous mettre en garde contre un enlèvement et une déportation dans la nuit. Que les membres du Comité ne couchent pas chez eux ce soir !

On monte sur les terrasses, des flammes, de la fumée autour de la ville, derrière la Kasbah, du côté du Bardo.

Nous avons tous la fièvre.

Des Allemands chantent et boivent dans le bar d'en face et au restaurant d'à côté.

Vers 4 heures 30, 5 heures, une rumeur qui s'amplifie, un cri de joie folle. On ne peut y croire, c'est trop beau.

« LES ANGLAIS SONT AU PASSAGE ».

Les Anglais sont au Passage. C'est bien vrai, des motocyclistes, un Français, notre concitoyen l'aspirant Waddington, les premières voitures blindées arrivent, et de grands gaillards blonds aux casques camouflés apparaissent, le visage sali par la poudre, l'air surpris et heureux à la fois.

On se pince, pour être sûrs de ne pas rêver.

Il faut avoir vécu ces 6 mois de martyre, ce cauchemar de tous les jours pour réaliser notre débordement de joie. On a retrouvé sa condition humaine. On rit, on pleure, on voudrait épancher tout ce bonheur qui éclate. On s'embrasse; tout le monde s'aime. Le voisin danse une gigue effrénée.

Des jeunes gens s'occupent d'arrêter les soldats allemands ou italiens surpris dans la rue, et qui se laissent emmener sans résistance (1). Pour eux, la guerre est finie, et ils sont las.

Impossible de fermer l'œil de la nuit : c'est le bonheur !

(1) Certains Allemands opposèrent cependant une certaine résistance. Nous devons citer le cas de ce jeune Israélite de 20 ans, Sitbon, qui, à l'avenue Gambetta, eut maille à partir avec un petit groupe d'Allemands, fit usage contre eux des armes trouvées sur le corps d'un officier, abandonné dans un camion, et tira de ce camion comme d'un blockhaus. Il put ainsi gagner assez de temps pour permettre à des renforts d'arriver.

Le jeune homme fut grièvement blessé, mais il n'en tira pas gloire, et peu de personnes ont connaissance de sa courageuse action.

8 MAI

Les troupes défilent. Voici les Alliés, Anglais, Américains. Enfin, les Français. On revoit les étendards glorieux, dont le deuil a pris fin. Au Cercle Militaire, on replace la plaque enlevée le jour où Hitler décréta qu'il n'y aurait plus d'armée française. On applaudit, on entoure, on enlace, c'est une frénésie.

Les travailleurs — des centaines, peut-être un millier — viennent rue d'Alger, acclament le Président de la Communauté et le Chef du Recrutement.

On veut les porter en triomphe. Paul Ghez est hissé sur les épaules de ces jeunes; M. Borgel, que sa réserve naturelle éloigne des manifestations de la rue, s'y refuse un moment, puis il cède finalement à l'insistance de tous, et il est emporté dans la joie de la délivrance.

Ils reviennent les larmes aux yeux.

Souvenirs qui consolent de bien de choses!

..

Pourquoi faut-il qu'un drame douloureux jette un nuage sur notre bonheur: un jeune israélite, nommé Jacob Attal, est abattu le 10 Mai par un agent, à la suite d'un incident qui aurait eu pour base son exhubérance heureuse, au milieu de la liesse populaire.

11 MAI

Le Président a invité les chefs de service, les agents et délégués du Comité à boire chez lui une coupe de champagne. Vieilles bouteilles de bonne cuvée, précieusement conservées dans une pensée pieuse, pour la victoire! La libération de la Tunisie mérite qu'on anticipe un peu.

Tous sont réunis, mais il est en retard avec quelques autres membres du Conseil. On vient de le mander d'extrême urgence, avec ses collègues, de la part de la Résidence Générale. Sûrement, une bonne nouvelle, peut-être déjà l'abrogation des lois raciales!

..

Un grand soldat, le Général Juin, Résident intérimaire en attendant l'arrivée du Général Mast, accueille la Communauté.

Celle-ci reçoit avis du décret de dissolution du Comité en exercice et du rétablissement du Conseil issu des élections de 1937. Il s'agirait d'une mesure décidée à l'instar de celles déjà prises en Algérie et au Maroc, où on avait mis fin aux institutions provisoires créées sous le régime de Vichy.

Ce n'était pourtant pas ici le même cas; la Commission d'Administration, composée d'élus et d'anciens élus de la Communauté, avait pris naissance en Octobre 1939 et le Comité de 1941 en était la continuation, élargie par des éléments dont la fidélité à la démocratie ne pouvait être suspectée.

Cette mesure mettant fin à des fonctions ingrates, qui ne furent point sollicitées, est une libération. Durant l'occupation, tous s'étaient bien promis de se retirer, une fois la tourmente passée et le navire mené à bon port.

Et pourtant, on ne peut se défendre d'un sentiment singulier. Point d'amertume, même pas de déception! On est à la fois surpris et refroidi, heureux d'en avoir fini, mais vaguement blessé comme d'une injustice collective.

Surtout on s'inquiète du sort de nos garçons, mutilés ou blessés, de ces familles endeuillées, dont on aurait voulu assurer la protection.

On s'explique mal enfin l'urgence apportée à ce premier acte de salut public.



Des hommes, accourus de tous les milieux sociaux, au lieu de disparaître aux premiers éclairs de la tempête, ont volontairement maintenu contact avec la vie juive tourmentée. Ils ont lutté avec acharnement pour faire traverser à notre population un passage difficile. On peut dire sans dommages. Dans une position dangereuse, sur la corde raide, risquant de s'effondrer à tout instant, leur action, sans

doute aidée par une heureuse fortune, a contribué à éviter à nos Juifs de profondes douleurs, d'atroces épreuves. Peut-être les wagons de l'asphyxie; et à nos femmes — qui sait? — le transport aux maisons publiques et la souillure « F. M. M. » (*Freies Militär-Maedchen*).

Il ne faut pas dire: impossible; le pire même a été dépassé par les fureurs d'un ennemi inhumain (1). Dans le moment même où la Tunisie vivait sous l'oppression, quelque part là-bas, en Pologne Ukrainienne, les gardes noirs et les S. S. entassaient les juifs, vieillards, femmes, enfants innocents dans des wagons où ils avaient jeté de la chaux vive. « *Nach Himmel* » (vers le ciel), répondaient par dérision les Nazis à qui on demandait la destination de ces convois d'épouvante (2). Plus près de nous, en France captive, a-t-on perdu le souvenir de cette nuit du 15 au 16 juillet 1942 où on arracha aux mères les enfants de 4 ans, où on parqua plus de 60.000 malheureux pour les faire mourir ensuite plus loin, vers l'Est, dans un camp de misère?

*Et l'angoisse des Juifs sous le ciel étouffant ?
Et leurs petits enfants pareils à mes enfants ?* (3)

(1) A ceux dont le scepticisme ne réaliserait pas l'horreur sadique des crimes hitlériens, nous conseillons de lire les Cahiers Antiracistes ou les Correspondances Soviétiques de Ilya Ehrenbourg.

Ils seront bouleversés à l'atroce vision des enfants israélites enterrés vivants à Kiev, à celle des vieillards traqués de Chamovo, demandant au arrêt de leurs souffrances dans une mort dont l'odieux dépasse l'imagination.

(2) Cf. Combat : La condition des réfractaires dans les camps nazis de Pologne — Un témoin dépose.

(3) François La Colère.

Ces hommes rentrent aujourd'hui dans le rang : le devoir accompli, ayant mené jusqu'au bout l'œuvre de vigilance, ils ont la joie suprême de voir apparaître le retour aux valeurs éternelles de l'Humanité. Cela seul compte et doit demeurer.



Le lendemain le Président se rend chez le Grand Rebbin. L'Homme de Dieu, qui se souvient de la tragique visite d'il y a 5 mois, le reçoit, très ému. Ils s'embrassent.

מִן הַמִּצָּר קִרְאתִי יְהוָה עֲנֵנִי בַמְרִחֲבֵי יָהּ :

Dans ma détresse j'ai invoqué l'Eternel, Il m'a largement exaucé
dira le Vénérable Rebbi.

Ensuite, au cimetière, nous allons nous recueillir sur les tombes, apprendre aux êtres chers qui ne sont plus, aux victimes de la Barbarie, la déroute de l'Hitlérisme et des Forces du Mal.



Devant ces pierres blanches, recouvertes de fleurs, nos travailleurs chantent « *Hatikvah* ».

1944

A grands pas, vers le triomphe du Droit et de la Liberté !

A determination that freedom shall not perish from the earth. A consecration of all that we have and are, to the cause of human liberty. A pledge to our country, our neighbors, and ourselves that, with great hope, high courage and an abiding faith in God and Right, we shall hold steadfast. A willingness to pay any price in personal sacrifice that « Peace on earth good will toward men » shall become enshrined again in the hearths of all peoples as their rightful destiny.